

L'IMPUISSANCE DES HOMMES

Ma grand-mère n'aime pas beaucoup l'Algérie. Elle y est née mais elle rêve de la terre de ses parents, la France. Celle des pâturages et du froid. Elle rêve surtout de la capitale, de son raffinement. Elle aime les livres, ce qu'ils contiennent et ce qu'ils sont, des objets fermes, sur lesquels on peut compter. Elle les aime pour ce qu'elle y met, pour la vie qu'elle s'y invente, pour leurs reliures, leur épaisseur, leur couleur, leur odeur. Elle dévore Colette, Péguy, Bernanos ou des romanciers à la mode aujourd'hui oubliés. Elle voudrait se rapprocher de Paris, fréquenter le bouillonnement culturel français, « en être », comme dirait Proust, même si c'est par procuration. Elle ne se voit pas en artiste, ni en groupie d'ailleurs, elle se voit en amatrice éclairée, en amoureuse. Suffisamment douée pour mesurer ce qu'il en coûte d'écrire, pas assez pour s'y mettre à son tour. Assignée à cette place entre deux qui sera la sienne toute sa vie. Entre deux rives, entre deux milieux, entre deux existences. La vraie vie est en métropole – ce nom horrible qui désigne la terre promise. C'est là-bas que ça se passe – quoi donc ? Le

flux supérieur du monde, la cime de la civilisation. Loin de cette ville espagnole écrasée de chaleur. Comment peut-on se contenter de la mer et du soleil ? Comment se résigner à l'engourdissement de la province ?

En attendant, elle lit en écoutant le piano de sa sœur qui vient jouer chez elle. La partition s'accorde parfaitement à sa lecture du jour – *Le fanal bleu*. Yvonne est talentueuse, elle a appris facilement, atteignant vite un niveau d'excellence. Elle pourrait être professionnelle si elle le voulait. Mais elle sourit quand les gens lui disent qu'elle est une virtuose. Se lancer dans une carrière de concertiste ne l'a jamais tentée. Elle joue pour le plaisir.

— Tu as un don, lui a soufflé le professeur du Conservatoire. Elle s'en fiche. Et puis le talent ne suffit pas. Il faut le vouloir absolument, être prête à tout sacrifier pour son art. Or Yvonne est une jeune femme sans la moindre ambition. Elle a aimé s'occuper d'Henri quand Germaine avait trop à faire et des horaires impossibles aux hypothèques. Elle aime veiller à son propre foyer. Elle aime son existence telle qu'elle est.

— Tu ne rêves pas d'autre chose ? lui demande parfois son aînée.

Non, elle ne désire rien de plus même si elle se régale d'un péché mignon : visiter les appartements à vendre. Juste pour voir. Germaine, elle, n'est pas du genre à visiter des logements vides. Le piano dont elle joue parfois, sans le perfectionnisme d'Yvonne, lui arrache ce qu'elle ressent de plus profond. Trop d'émotions, tout le temps. Quelque chose de sauvage l'habite dans une vie qu'on lui impose

de domestiquer. Grâce aux livres, elle cavale, grâce à la musique, elle respire. Elle est trop jeune encore pour se croire pressée, elle attend son heure.

Ce qu'elle préfère en Algérie, c'est la plage, parce qu'on peut s'y allonger, rêver, lire. Elle emporte son ombrelle et un chapeau de paille. S'étend sur le sable, à plat ventre, sans faire attention aux regards obliques. Quand elle a trop chaud, elle enfile son bonnet de bain et part nager. Longtemps. Son corps menu, musclé, est infatigable.

À Oran, rien n'est loin de la mer, mais la mer paraît absente. Pour se baigner, il faut se risquer sur les rochers de la pointe Blanche ou aller vers les falaises de Canastel, ou alors s'éloigner de la ville, plein ouest, vers les Andalouses. La route de la Corniche surplombe la Méditerranée jusqu'à Mers el-Kébir. Après quoi, la baie s'étend avec la perfection d'un arc. Trouville est l'une des premières stations de cette côte, un simple quartier au départ dont le paysage intact, fait de sable et de schiste, semble assoupi au bord de l'eau. À deux pas, un douar fournit les résidents en poulets et en galettes de blé. Justement, Germaine a eu vent d'un terrain sur la commune de Bouisseville dont Trouville dépend. Ils décident d'acheter un lot à plusieurs, en famille. Ils l'acquièrent aux enchères, découpent en parcelles ce tas de caillasses qu'ils vont transformer en oasis. Avec une maison rudimentaire au départ, un simple pavillon auquel ils ajouteront une aile ici, une terrasse là, un garage en bas, même si, pendant des années, pas une voiture ne s'y gare. Sur les dernières photos de la fin des années cinquante, on a l'impression

d'une villa luxueuse, avec un moucharabieh de ciment qui borde la terrasse, des transats élégants et des jeunes gens en pulls marins se prélassant comme des nababs. Il n'en est rien.

Au tout début, au milieu des années trente, il n'y a ni l'eau ni l'électricité. Il faut construire une citerne, récupérer l'eau de pluie qui tombe parfois en trombes. Les travaux sont longs, harassants sous cette chaleur, l'intérieur est sommaire, une grande pièce avec une table pour manger, un dortoir et des toilettes à l'extérieur; le cousin Eugène Monin qui possède des fonds a d'emblée fait bâtir une villa basque aux extrémités arrondies. Les gosses l'ont nommée « la villa Maboule », on se moque alentour, tout ce luxe ostentatoire – il n'empêche, le terrain où trône l'habitation comme un gâteau d'anniversaire paraît ennobli par tant de soins.

Marius et Germaine, eux, ont suivi les conseils du médecin préconisant l'air marin pour Henri qui, avant d'être un homme solaire, a les anémies d'un garçon chétif. Résultat : ils tombent amoureux de Trouville. Le dimanche, quand Oran cuit, inerte sous l'œil de la Vierge de Santa Cruz, ils migrent sur la route de la Corniche.

Simone est-elle encore vivante lorsqu'ils deviennent propriétaires? Peut-être sont-ils seulement de passage le jour où son père la filme une fois encore, en maillot de bain rayé, faisant un château de sable et puis courant le long du rivage entre son frère et sa cousine Line qui la tiennent par la main. La Méditerranée, à perte de vue, ressemble à une tôle ondulée les jours de vent. Les adultes sont allongés.

Les plus vieux restent assis, les yeux sur le large. Ils ont gardé leurs vêtements. Quelqu'un s'est proposé pour tenir la caméra puisqu'on voit bientôt Marius soulevant sa fille d'une main et la faisant sauter dans sa paume. Il a de la force et en apporte la preuve.

Il fait de la boxe, s'entraîne trois fois par semaine dans une salle de la rue Tissinié. Il monte sur le ring sans hésiter, il aime se battre dans les règles de l'art. Ou pas. Un jour, revenant d'une promenade avec sa femme et Henri encore petit, ils ont croisé une bande de vauriens qui gueulaient des insanités à leur passage. Il s'est avancé vers le groupe, a saisi brusquement le pied du plus fanfaron et l'a catapulté sur ses complices qui ont fui en braillant des insultes. Germaine s'est gardée de féliciter Marius – Et s'ils t'avaient attaqué tous ensemble? Il a haussé les épaules. Trois ou quatre types, ça ne lui fait pas peur. Ces minables ne savent pas se battre. Ils n'ont pas son entraînement, ni sa détermination. Henri regarde son père avec admiration. Germaine, elle, se réjouit d'avoir un mari qui sache faire face.

Je ne sais s'ils sont heureux, mais ils sont jeunes, vigoureux, à l'aube d'une longue vie, pensent-ils. Blanche et Victor les laissent tranquilles, même si pour Marius, cette proximité prend acte, jour après jour, de son acharnement à s'élever socialement. Sa belle-mère lui en impose bien que ce soit une femme dolente, d'une amabilité archaïque. Toujours tirée à quatre épingles, corsage ajusté, col de dentelle ou ruban de velours noir autour du cou. Jamais un mot plus haut que l'autre. Marius se sent redevable

devant elle du bonheur de sa fille. Elle ne sort pas d'un milieu huppé, loin s'en faut, mais elle vient de Franche-Comté. Elle lui parle d'un pays dont il ignore tout. Parfois, elle raconte aux enfants l'épopée de la veuve Brulon, son ancêtre, qui à la mort de son mari soldat, en 1792, a pris le relais et livré un combat héroïque dans l'armée de la République, avant d'être, des années plus tard, la première femme décorée de la Légion d'honneur. Quand il l'écoute, il a l'impression d'entendre un conte de Perrault.

Victor Simon, son beau-père, l'impressionne aussi, avec son humour pince-sans-rire et son accent rocailleux. Il a débarqué d'Attignat en 1888, au bras de Blanche qu'il venait d'épouser à Vesoul. Son frère Jules, qui n'avait que seize ans à l'époque, était du voyage. Jeanne, la cadette de Blanche, aussi. Elle n'imaginait pas une seconde pouvoir être séduite par un gamin de seize ans, mais c'est ce qui est arrivé, elle s'est mise à l'aimer, si bien que finalement les deux sœurs Falachon auront épousé les deux frères Simon.

Les quatre jeunes gens ont mis pied à terre à Oran après une expédition qui aujourd'hui ne prendrait que deux heures d'avion, mais qui à l'époque leur a demandé l'énergie des grandes espérances. Victor et Jules voulaient vendre du vin. Entre autres projets. Car Victor est parti avec la promesse d'un engagement à la Compagnie générale transatlantique, qui malgré son nom assure aussi des croisières en Méditerranée. Jules, lui, a trouvé un emploi dans une boucherie. Après, ils ont improvisé. Au début du nouveau siècle, l'aîné a tenté de créer une entreprise de transports, les Entrepôts généraux, dont il a installé les